

Le fils du « petit père des peuples » emprisonné

Premier fils de Staline, qu'il a eu avec sa première femme, Ekaterina Svanidzé, Iakov Djougachvili naît en 1907 en Géorgie. Son révolutionnaire de père ne lui prête que très peu attention tout au long de son enfance, jusqu'à ce que le jeune Iakov rejoigne Moscou à l'âge de 14 ans, sur l'invitation de son oncle, Aliocha Svanidzé, qui sera fusillé en 1941.



Ne parlant alors que le géorgien, il y apprend le russe et suit une éducation militaire. Mais les rapports qu'il entretient avec Staline sont passablement houleux, le « petit père des peuples » ne supportant pas le comportement trop timoré de son fils et les relations qu'il entretient avec certaines demoiselles.

Les disputes sont nombreuses, et Iakov fait plusieurs tentatives de suicide pour manifester son désarroi. Une fois, alors que Staline se montre ouvertement réfractaire à ce que Iakov se fiance avec une jeune Juive, la danseuse

Ioulia Meltzer, déjà deux fois divorcée, il tente de se tirer une balle dans la tête, mais rate son coup, ce qui aurait fait dire à son père, avec mépris :

— Il ne peut rien faire correctement. Dire qu'il n'a même pas pu viser juste... Je ne peux rien avoir en commun avec lui.

Bref, pour Staline, Iakov est un bon à rien. Lorsque la guerre éclate à l'est, il l'envoie sur le front comme lieutenant de régiment d'artillerie.

Pour les Allemands, le fils aîné de Staline est une cible de choix, et il est rapidement repéré lors de la bataille de Smolensk, qui éclate le 10 juillet 1941.

Moins d'une semaine plus tard, le 16 juillet 1941, il est capturé près de Vitebsk avec toute son unité. Les nazis se chargent alors de propager l'information en diffusant notamment des photos du prisonnier et des tracts invitant les soldats de l'Armée rouge à se rendre. Sur ces tracts, un message prétendument signé par Iakov déclare qu'il est bien traité et en bonne santé.

Pour Staline, la situation est insoutenable : pas parce que son fils est en danger, mais parce qu'il s'est rendu, ce qui est, dans le règlement soviétique, synonyme de trahison.

Croyant que sa belle-fille Ioulia, avec qui Iakov s'est marié en 1936 et qui lui a donné deux enfants, est à l'origine de cette reddition, il la fait enfermer pendant 18 mois.

Selon certaines sources, Staline aurait tenté de le faire libérer en lançant des troupes commandos, mais pour d'autres il aurait tout simplement tiré un trait sur son fils.

Pendant ce temps, Iakov est enfermé dans un camp du sud de la Bavière, où il est mis aux travaux forcés. Des membres de la Gestapo essayent en vain de le faire parler et de le recruter dans l'Armée de libération russe dirigée par l'ancien général de l'Armée rouge Andreï Vlassov, passé dans l'autre camp.

Or, selon les témoignages de ses codétenus, il refuse catégoriquement de trahir son père et son pays. Il est alors placé à l'isolement à Lübeck, avec certains officiers célèbres, comme Robert Blum, le fils du dirigeant socialiste français, avec qui il se lie d'amitié. Mais, après une tentative d'évasion avortée, il est transféré dans le camp de concentration de Sachsenhausen, au nord de Berlin.

Au début de l'année 1943, Hitler propose à Staline d'échanger son fils contre le maréchal Friedrich Paulus, qui s'est rendu lors de la bataille de Stalingrad. Le leader nazi reçoit un refus catégorique. Selon la rumeur qui circule alors autour du Kremlin, Staline aurait dit à son entourage :

— Je n'échange pas un soldat contre un maréchal.

La proposition d'échanger Iakov contre le neveu du Führer, Leo Raudal, également fait prisonnier lors de la bataille de Stalingrad, est rejetée de la même façon.

Le soir du 14 avril 1943, dans des circonstances qui ne pourront jamais être réellement élucidées, Djougachvili fils est abattu par un gardien du camp de Sachsenhausen près des barbelés et des lignes à haute tension qui entourent la prison.

Tentative d'évasion, provocation pour se suicider après les révélations sur les massacres de Katyn, exécution décidée en haut lieu par l'état-major allemand après l'échec des négociations d'échange ou coup de folie après une bagarre avec ses codétenus anglais qui lui reprochent de souiller les latrines (comme le défend Milan Kundera dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être*), nombreuses sont les versions qui circulent autour de cette disparition.

Son corps est incinéré dans le crématorium du camp, ses cendres sont envoyées à Berlin, et ce n'est que plus tard que Staline apprend la nouvelle. S'il montre quelques signes de tristesse, l'homme d'acier est surtout soulagé de savoir son honneur sauf.

Mais, pour la fille cadette de Iakov, Galina Djougachvili (1938-2007), toute cette histoire de reddition n'est qu'une « provocation à grande échelle tramée par les Allemands » pour déstabiliser l'Union soviétique en touchant au cœur son dirigeant. Selon elle (et l'historien russe Sergueï Deviatov), les photos de sa capture ne sont que des photomontages, et son père aurait été tué sur le front à la mi-juillet 1941...



Hitler n'aimait pas le jazz

Occulté par toutes les horreurs de la guerre, c'est un fait qui n'est pas forcément connu aujourd'hui, mais le régime nazi, Hitler lui-même à sa tête, vouait une haine particulièrement féroce aux Noirs, pour des raisons qui avaient à voir avec l'infériorité supposée de cette « race » par rapport aux représentants de la « pureté aryenne ».

Bien que relativement peu nombreux en Europe, les Noirs eurent droit à des traitements extrêmement durs et discriminants dès les débuts du régime d'Hitler en 1933. Qu'on en voie pour preuve la décision que prit le Führer d'interdire le jazz quasiment dès son arrivée au pouvoir. Goebbels crée d'ailleurs un succédané, un groupe représentant du jazz nazi, *Charlie and His Orchestra*, qu'il utilise comme moyen de propagande à l'étranger.

Initiative plus étonnante, une exposition sur la « musique dégénérée » est organisée au palais de la culture de Düsseldorf en mai 1938 : son affiche montre un Noir portant l'étoile jaune et jouant du saxophone. On pourrait d'ailleurs s'étonner de cette fascination du régime nazi pour les

éléments qu'il a décidé de considérer comme « impurs » ou « dégénérés », mais qu'il expose quand même, sans doute pour satisfaire à une pulsion perverse, pour dissimuler son intérêt pour des formes inacceptables derrière le jeu d'une exposition officiellement destinée à signaler les bornes de l'exclusion. Il s'agit aussi de garder intacte la pureté supposée de la race aryenne en la tenant à l'abri de toute contamination.



L'interdiction du jazz par les nazis a de lourdes conséquences pour ses pratiquants en Allemagne : ils peinent bientôt pour gagner leur vie, quand ils ne la risquent pas en restant en Europe.

On peut citer l'exemple de l'un des plus célèbres d'entre eux, James Arthur Briggs, un Américain qui a décidé très jeune de s'installer en Europe. C'est un musicien respecté qui joue entre autres avec Coleman Hawkins ou encore Sidney Bechet.

Installé à Paris, d'où il part souvent en tournée avec son orchestre, il ne s'inquiète pas lorsque la France est occupée par les Allemands et il continue de jouer comme à l'accoutumée. Il est arrêté et placé dans un camp près de Compiègne. Ce camp dirigé par les SS représente un danger mortel pour Briggs, qui risque à tout moment d'être déporté vers l'Allemagne. Des amis musiciens enfermés dans le « camp des internés britanniques » à Saint-Denis font pression sur les autorités allemandes pour qu'il soit transféré auprès d'eux.

C'est bientôt chose faite. Dans cette structure plus protégée, Briggs devient la star des musiciens captifs et dirige un orchestre de 16 membres. Il n'a cependant pas le droit de jouer du jazz, puisque les Allemands l'interdisent, et il

doit se contenter avec les autres interprètes d'exécuter à la perfection des œuvres de la musique classique, au grand étonnement de leurs gardiens qui les considèrent tout juste bons à exécuter de la « musique de singe ».

Briggs est cependant chanceux : relativement protégé dans ce camp, il est relâché par les Allemands en même temps que tous ses autres occupants le 24 août 1944, lorsque leurs gardiens apprennent l'arrivée prochaine des Alliés à Paris.

Le trompettiste fête sa libération comme il se doit : en retournant immédiatement jouer au Hot Club, à Paris, avec ses camarades.

Les « sorcières de la nuit »

Si les citoyennes russes ont la possibilité de se porter volontaires pour intégrer les troupes envoyées au front (elles sont environ 800 000 à le faire dans le courant de la guerre), elles voient néanmoins, pendant les premiers mois du conflit, les portes de l'armée de l'air se refermer inexorablement devant elles.

Ce n'est pas du goût de Marina Raskova, jeune femme de 29 ans issue de l'intelligentsia artistique, chimiste au laboratoire de l'Académie d'ingénierie de l'aviation, et qui a été décorée en 1938 de l'Étoile d'or des héros de l'Union soviétique pour son record du monde féminin de distance (le quatrième à son palmarès), avec un vol de 6450 km

entre Moscou et le Pacifique. Pilote et instructrice émérite, Raskova tient à ce que les quelques dizaines de jeunes femmes pilotes qui souhaitent s'engager puissent incorporer un régiment actif des VVS, les forces aériennes soviétiques. Écoutée par Staline et le haut commandement suprême, qui accusent de lourdes pertes depuis l'été, elle est chargée au début du mois d'octobre 1941 de constituer trois régiments d'aviation exclusivement féminins, avec un effectif de 400 stagiaires âgées pour la plupart de 18 à 21 ans.



Ces jeunes femmes suivent une formation expresse à Engels, au bord de la Volga, où elles restent seulement six mois, et elles entament leurs opérations au printemps 1942.

Le premier de ces régiments, le 586^e de chasse, est envoyé à Stalingrad avec pour mission de neutraliser les bombardiers allemands.

Certaines pilotes, comme Lilya Litvyak et Iekaterina Budanova, deviennent de véritables héroïnes, avec respectivement 12 et 11 avions abattus.

Aussi amies que rivales, elles meurent au combat à deux semaines d'intervalle, pendant l'été 1943 : Budanova est abattue au-dessus de Rostov-sur-le-Don, et Litvyak, surnommée la « Rose de Stalingrad », est prise pour cible par huit avions allemands.

Marina Raskova se charge quant à elle de diriger le 587^e régiment de bombardement en piqué, qui se montre également très actif sur le front de Stalingrad, notamment au-dessus de Koursk et Smolensk. Mais l'instigatrice de cette initiative tombe au champ d'honneur, en janvier 1943,

en s'écrasant en pleine tempête de neige alors qu'elle mène une énième mission au nord de Stalingrad.

La troisième formation féminine, le 588^e régiment de bombardiers de nuit, est la plus célèbre de toutes, tant par son nombre de missions (plus de 23 000 au total) que par l'impact psychologique qu'elle laisse sur ses cibles. Volant à bord de biplans déjà dépassés avant la guerre, des Po-2 faits de toile et de bois qui servent surtout à l'épandage des champs, elles sont chargées de bombarder de nuit différentes installations de l'armée allemande, comme des ponts, des gares, des dépôts et des réservoirs de carburant.

Surnommées les *Nachthexen* (« sorcières de la nuit ») par les soldats nazis, elles ont pour principale technique de voler en rase-mottes jusqu'à l'approche de la cible, puis de prendre de l'altitude avant de fondre, moteur coupé, sur leur objectif. Seul le bruit du vent sur l'avion permet d'alerter les hommes au sol ; la copilote largue alors les deux bombes qu'elle tient sur ses genoux, et la pilote redémarre le moteur pour quitter les lieux.

Le commandant allemand Johannes Steinhoff écrit à leur propos : *Elles n'avaient peur de rien. Elles venaient nous harceler nuit après nuit dans leurs biplans rustiques, et durant de longues périodes ne nous laissaient pas fermer l'œil de la nuit.* Lorsque les Allemands mettent au point un système de défense avec des projecteurs, les « sorcières » améliorent leur tactique.

Elles évoluent alors par groupes de trois avions, avec deux avions servant de leurres et prenant des directions opposées, et le troisième larguant ses bombes.

Les risques sont évidemment énormes : sans parachute ni mitraillette dans un avion très lent et facilement inflammable, la moindre erreur peut être fatale. Mais la lenteur de

leur appareil est également un atout primordial, puisque sa vitesse maximale de 150 km est inférieure à la vitesse minimale des avions de chasse allemands, ce qui leur donne un net avantage en termes de maniabilité et de trajectoire et rend leur traque très ardue.

Certaines pilotes peuvent effectuer une dizaine de sorties d'affilée. L'une d'entre elles, Nadejda Popova, établit le record de 18 sorties en une seule nuit. Auteure de plus de 800 sorties, comme la plupart de ses coéquipières, elle reçoit le titre d'héroïne de l'Union soviétique en 1945, à 24 ans, et sert jusqu'à la fin de la guerre. En 2010, trois ans avant sa mort, elle déclare dans le *New York Times* :

— Je me revois encore, jeune fille, voler dans mon petit avion de chasse. Et je me demande : « Nadia, comment as-tu fait ça ? »

